

Les Tirailleurs sénégalais dans la Grande Guerre : leur témoignage direct.

- - Article du Général [Dominique DELORT](#)
- - Publié par la St-Cyrienne le 29 septembre 2016



« Très attaché à la mémoire des tirailleurs sénégalais, le professeur Cyr Descamps a publié plusieurs ouvrages sur le même thème. »

Rappelons que le corps des Tirailleurs sénégalais a été créé en 1857 à la demande de Louis Faidherbe, alors chef de bataillon et gouverneur du Sénégal. Constitué au départ d'originaires de la colonie, il a incorporé à partir des années 1880 des recrues du Soudan, puis des autres territoires qui formeront l'Afrique Occidentale Française en 1895. Ceux-ci sont devenus majoritaires, mais l'appellation de «sénégalais» a été conservée jusqu'à la dissolution du corps, en 1962.

Nous n'avons pas la prétention de traiter - ni même de résumer - le rôle de ces troupes dans la Grande Guerre. Rappelons seulement quelques chiffres. Si en 1914 l'effectif était d'environ 30 000 hommes, les recrutements effectués jusqu'en 1918 ont concerné 215 000 hommes. Entre septembre 1914 et octobre 1918, 157 000 ont pris part aux opérations extérieures, les pertes ont été de 30 000 tués, soit 20 % des effectifs engagés.

Nous n'aborderons qu'un aspect de la présence de ces « troupes noires » : leur témoignage direct. Si la plupart étaient illettrés et correspondaient avec leur famille par l'intermédiaire d'écrivains publics, il y a eu de très rares exceptions. C'est le cas d'un groupe d'instituteurs, formés à l'École Normale de Saint-Louis, dont on a retrouvé plus d'une centaine de lettres envoyées à un collègue resté dans la colonie car réformé. Découvertes par hasard en 1985, ces lettres ont été transcrites par un chercheur belge, Guy Thilmans, décédé en 2001, et publiées en 2012 avec l'aide d'un spécialiste de l'histoire militaire, Pierre Rosière.(1)

Il est passionnant de pouvoir « donner la parole » à ceux qui ont fait la guerre. On constate que, si l'essentiel de leur préoccupation concerne les nouvelles du pays, leur patriotisme est réel, quel que soit leur statut : on distinguait jusqu'en 1946 les *citoyens* originaires de quatre communes (Saint-Louis, Gorée, Rufisque et Dakar) des *sujets* nés dans le reste de la colonie.

Le destinataire est donc un instituteur, Diawar Sar (1891-1962). Affecté à Kaffrine, il est réformé fin 1915 pour une raison que nous ne connaissons pas. Il poursuivra sa carrière d'enseignant à partir de 1922 en Mauritanie puis deviendra un notable, membre du Grand Conseil de l'AOF. Une école de Saint-Louis porte son nom. Sur les huit correspondants, nous avons retenu trois d'entre eux, Amadou Cissé, Moctar Diallo et Moumar Diallo, ceux dont on a retrouvé le plus de lettres.

On possède 28 lettres d'Amadou Cissé, datées de février 1914 à mars 1918. Affecté à l'Inspection à Saint-Louis, il évoque (2 décembre 1914) les événements pour son collègue affecté dans la brousse : *La guerre. D'après les dépêches Havas, elle est de beaucoup moins*

vive : on en présage la fin. La France, notre beau pays, en sortira victorieuse avec ses alliés. Nos ennemis, les Allemands, sont partout battus ; ils sont harassés de cette lutte dont la fin surprendra. Dès le début, ils se croyaient victorieux. À l'heure actuelle, ils savent déjà qu'ils seront (et le sont déjà) vaincus avec la dernière énergie. On ne parle plus que de ce corps d'armée allemand capturé avec tous matériaux. On les voit partout fuir ou battre en retraite, cédant leurs propres terrains.

Reconnu bon pour le service armé, il est incorporé en janvier 1916 et fait ses classes à Thiès en donnant force détails sur l'entraînement : *J'aime à croire que tu te plains de ta réforme, mais si tu savais combien est pénible le service, tu remercierais Dieu, ton père et ta mère !* Débarqué en France fin mai, il décrit (14 juillet 1916) une vie assez monotone sur la côte varoise : *La vie que nous menons ici est plutôt calme et monotone. Hyères n'est pas une grande ville : elle est loin de se comparer à Bordeaux, Marseille, Toulon ou Paris. Cependant, il m'est revenu qu'en temps de paix c'est une ville très agréable où l'on se distrait beaucoup. La nuit, à partir de 9 heures, le plus grand silence règne dans les rues. La population féminine n'est pas hospitalière, à part quelques rares exceptions. Les femmes sont toutes timides et très réservées. On n'arrive à leur causer que très difficilement.*

Puis c'est l'Armée d'Orient où il écrit, le 10 octobre : *Ne t'attends pas à une longue lettre. C'est sous une pluie d'obus et de balles que je t'adresse ces quelques lignes pour te donner ma nouvelle adresse. Je suis dans les tranchées depuis 15 jours à combattre contre les Bulgaro-boches. Assane Sar se trouve dans la même tranchée que moi, mais nous sommes un peu éloignés parce que nous ne sommes pas de la même compagnie. Quoi de neuf au Sénégal ?* Cinq mois plus tard, on apprend qu'il a été blessé. (15 mars 1917) *Je m'empresse de te dire que je suis toujours en Orient avec ton frère Assane, dans une même salle. Nous sommes au dépôt de Salonique. Écris-moi à nouveau une longue lettre. Je suis sorti de l'hôpital et la Croix de guerre m'a été décernée.*

(5 mai 1917). *J'étais évacué pour blessure, mais je suis sorti de l'hôpital tout à fait guéri : j'ai reçu la Croix de guerre à cet effet, avec une belle citation. Ne commets jamais l'imprudence de demander à nous rejoindre. La guerre dure encore, mais n'est pas bien loin de sa fin. On peut espérer qu'elle terminera avant la fin de l'année, et il sera temps. Je t'assure, mon cher, qu'on en a bien assez !! Ici les Grecs et Turcs au milieu desquels nous vivons ont peur de nous. On ne peut ni leur parler, ni les approcher. Aussitôt qu'ils nous voient, ils fuient à grandes jambes, et allez les attraper ! Tu te fatiguerais en vain. Enfin, tout cela ne vaut pas la paix. La plus douce récompense qu'on peut me faire, c'est de me retourner au Sénégal. Nuit et jour, je pense à ce beau pays.*

En juin, il est promu sous-officier et compte dès la cessation des hostilités se caser ailleurs car l'enseignement ne nous enrichira jamais. En septembre, il annonce qu'un ami de Louga s'est suicidé après avoir tué deux adjudants. *Accusé d'avoir vendu sa ration de vin, cassé de son grade de caporal et menacé de comparution devant le Conseil de Guerre, il tua un adjudant, en blessa très grièvement un autre, mort depuis, et se tua lui-même. Vois-tu par-là l'orgueil de Louga ? Cette histoire concorde-t-elle avec un dénouement si tragique ? Comme je te l'ai toujours dit, Wade a toujours été très satisfait de lui-même. Il a agi sans penser à ses malheureux parents, à ses deux femmes et à son fils. C'est malheureux de voir des actes pareils.*

(27 octobre 1917). *Suis heureux de t'informer que, légèrement écorché dans une opération de nuit, je viens d'être l'objet d'une deuxième citation. D'autre part, je t'avise que sous peu nous allons rentrer en permission de 30 jours au pays : quoique le voyage soit scabreux, nous le braverons, car rien ne peut être sans la volonté de Dieu. Le mauvais temps commence à se faire sentir ici. Les pluies tombent en abondance et sont accompagnées d'un froid glacial ; la*

neige ne tardera pas à se faire voir. Espérons toutefois être évacués à temps afin de prendre nos permissions.

En novembre, il fait état d'un coup de froid, et sera évacué en Algérie, ayant eu les deux pieds gelés. (19 janvier 1918) *Je t'écris d'Alger où je suis arrivé hier. Je vais mieux. Je ne puis t'indiquer encore la date probable de ma sortie, car j'ai été bien atteint, et pour me remettre, il faut du temps. Toutefois, je viendrai passer ma convalescence au Sénégal, s'il plait à Dieu. Rien de particulier à te raconter. Je ne puis te renseigner sur Alger, étant donné que, couché, je ne puis encore aller en ville.*

(25 mars 1918). *Je t'informe que mon hospitalisation en Algérie a été occasionnée par le froid. J'ai les deux pieds gelés ; mais je me porte bien mieux à l'heure actuelle, ainsi que le prouve mon écriture. A ma sortie d'ici, j'aurai une convalescence à longue durée que je viendrai passer parmi vous, s'il plait à Dieu : tu peux en être certain. Écris-moi toujours longuement, car te lire, c'est encore pour moi du plaisir à vivre.*

C'est sa dernière lettre. Un télégramme du 19 juin 1918 annonce son décès à l'hôpital de Bône (aujourd'hui Annaba).

21 lettres écrites par Moctar DIALLO de novembre 1913 à avril 1917 ont été retrouvées. Celle du 7 janvier 1915 fait état des vœux qu'il forme pour l'année qui commence, et de son admiration pour Jaurès, assassiné l'année précédente : *Puissions-nous voir en 1915, la réalisation du rêve longtemps caressé de citoyen français complet ; le triomphe de nos armées amenant le démembrement de l'empire allemand, le retour de l'Alsace-Lorraine, du Congo. Puissions-nous voir en 1915 disparaître à tout jamais les misérables et les mesquines questions d'épiderme et d'origine, arriver à la paix universelle amenant la fraternité, l'égalité et la liberté que le grand Jaurès résume du seul vocable « socialisme ». Pour tous, pour vous, pour moi, ainsi soit-il, amen.*

L'éventualité d'être mobilisé répond entièrement à ses désirs : *le service militaire obligatoire m'a sensiblement fait plaisir et tu sais que le courage ne manque pas à ton ami. C'était mon souhait le plus ardent d'ailleurs.* Le 19 janvier 1916, il est à Dakar, atteint de paludisme. La lettre du 19 avril 1916 est envoyée de Thiès. *Vie d'exercices à la caserne. Rien d'autre de bien intéressant.*

Le 2 mai, il s'attend à partir en France. *Départ officiellement fixé au 9. Peut-être que ce sera vers le 15.* Le 17 mai, il est toujours à Thiès. *Il est déjà parti un détachement de 200, quatre compagnies qui doivent se trouver à Paris actuellement. Il en part demain 1900 c'est-à-dire tout le reste du bataillon d'AOF. Le bataillon du Sénégal seul attendra encore mais je crois que nous partirons avant la fin du mois.* Il va mieux et prépare à nouveau son examen de caporal ; cette fois il sera nommé. *Alité quelques jours, ça va mieux. Notre examen fixé le 15. Temps manque. Quoi de neuf dans le Sine-Saloum ?*

En juillet, il est cantonné à Hyères et décrit avec enthousiasme la réception qui leur a été réservée en France : (9 juillet 1916) *Je suis arrivé à Hyères, il y a deux jours, après 11 jours de mer et deux jours de chemin de fer. J'ai traversé tout le midi de la France et j'ai vu Tarascon, Nîmes, Montauban, Toulouse, Arles, Marseille, Toulon. Que de belles choses. Réception enthousiaste partout. Pas de question d'épiderme. Distribution friandise dans les principales gares par admirables dames Croix Rouge.*

Deux mois plus tard, il écrit de nouveau d'Hyères. (9 septembre 1916) *Je n'ai rien de bien intéressant à te dire pour le moment. Ce n'est qu'au front que je pourrai t'envoyer des lettres intéressantes. Je pense d'ailleurs y aller bientôt. J'avais déjà demandé à partir au front, mais je n'ai pas eu satisfaction encore. Cissé est désigné pour l'armée d'Orient. Il est à Toulon à attendre l'occasion pour partir. On parle d'un prochain départ ces jours-ci.*

Le 5 novembre 1916, sa lettre est au crayon. Il a été lui aussi versé dans l'armée d'Orient : *Depuis 24 jours je suis sur la ligne de feu et sans un jour de repos alors que la moyenne est*

de 8 jours de tranchées et 8 jours de repos (...) Après un violent bombardement toute la nuit et toute la matinée vers 2 h 30 ce fut une attaque à la baïonnette qui fut mon baptême du feu. Depuis, nous sommes en première ligne. (...) Il fait un froid glacial. Il y a de la neige sur les montagnes. Il y pleut beaucoup aussi. Nos trous sont remplis d'eau et nous avons les pieds qui pataugent. Aussi tous les coloniaux, Sénégalais, et Martiniquais les ont-ils enflés. (...). Je pense que nous serons évacués en France ou ailleurs. Nous ne tenons plus ici.

Dans la dernière lettre conservée, datée du 24 avril 1917, il se trouve à l'hôpital, en France. Quoique faisant allusion aux souffrances endurées à Salonique et aux pertes subies, il est prêt à repartir au front : *J'ai eu les pieds gelés et j'ai été évacué le 22 janvier pour gelure des pieds et des mains. Je vais sortir bientôt de l'hôpital. (...) Nous y avons laissé beaucoup des nôtres. Les Sénégalais ont fait tout leur devoir et sont prêts à le faire encore maintenant que la bonne saison est arrivée... tout va bien.*

La correspondance de Moumar Diallo (21 lettres) révèle une belle plume. Le parcours de ce collègue de Diawar est mouvementé : de Saint-Louis où il dit être *chez Maurel et Prom*, il part en Guinée à la rentrée de 1914, affecté comme directeur d'école à Benty, en pleine brousse ; le courrier de Conakry n'y arrive que trois fois par mois. Cela ne l'empêche pas de se tenir au courant de la guerre : *Maintenant nous sommes égaux devant la loi car nous sommes militaires comme eux [Européens]. Nous allons verser notre sang sur le sol français et là, ils sauront que nous sommes les plus braves de leurs sujets africains.*

Revenu au Sénégal, il est mobilisé à Thiès où il subit une rude préparation (*on nous tue !*) avant de partir fin juillet pour la France. À l'instar d'Amadou Cissé et de Moctar Diallo, il rejoint l'Armée d'Orient et se trouve, en mai 1917, dans le nord de la Grèce. Pour se plaindre du désert des Bulgares : *Ici, mon pauvre ami, nous ne voyons toujours aucune figure féminine, rien que des montagnes, des montagnes...* Le 28 août, il évoque sa ville natale : *Saint-Louis. Cette ville ne peut être que déserte et monotone car ses âmes sont éperdues dans le lointain, combattants pour la liberté de ses habitants. Comment, avec un pareil enlèvement d'hommes, une ville peut-elle rester flamboyante ?* Le 21 octobre : *Encore si j'étais dans des patelins, je pourrais te dire des choses intéressantes. Mais hélas, je n'y suis point. Montagnes et vallées sont nos compagnes de jour et de nuit. Nous sommes comme des renards qui se cachent le jour dans leur trou et le soir sortent pour rôder à travers les lignes.*

Les communications sont longues : une lettre de Diawar datée du 24 octobre ne lui parvient que le 8 décembre. Cela ne l'empêche pas d'écrire au ministre des Colonies pour demander les conditions à remplir pour que *l'on nous accepte dans le même cadre que les Européens.*

Nous ne retrouvons Moumar que près de dix mois plus tard. Dans une lettre datée du 27 septembre 1918 et envoyée de Dakar, il mentionne un long congé passé en Guinée. Dorénavant sa signature s'est enrichie de trois points, signe d'une affiliation à la franc-maçonnerie. Et ses préoccupations sont essentiellement financières et matrimoniales : *Papa et mes sœurs me disent de choisir mon épouse. Mais comment la choisir, attendu que je suis loin de Saint-Louis ? Je vais voir parmi les Dakaroises...*

- (1) Guy THILMANS et Pierre ROSIERE (2012) – Les Sénégalais et la Grande Guerre. Lettres de Tirailleurs et Recrutement (1912-1919). Editions du Musée Historique du Sénégal (Gorée), 258 p.

Note complémentaire

S'il y a encore de la place et qu'on peut mettre une lettre « entière » je propose la suivante, où les informations personnelles et les réflexions sur la guerre forment un beau cocktail

Hyères, le 15 février 1917.

Mon cher ami,

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui la lettre que tu m'as adressée en date du 12 novembre 1916 et je m'empresse d'y répondre. J'étais en traitement à l'hôpital d'Ancenis (Loire Inférieure) pour gelure des pieds.

J'ai impatiemment attendu à Ancenis ta lettre, mais vaines furent mes attentes, je n'ai rien reçu. Je te remercie de cette lettre qui m'a fait beaucoup de plaisir. Les nouvelles que tu m'as données sont très intéressantes.

Je suis versé au 8^e Colonial, 29^e Compagnie, à Hyères (Var) où je suis depuis six jours. Tu as dû apprendre que tous mes compatriotes sont maintenant dans les divers dépôts des régiments coloniaux pour attendre le printemps. Le froid ne nous permet plus de rester sur le front pour continuer à combattre.

Ça va chier au printemps prochain. Si tu voyais comment on se prépare en France pour le grand coup... Ah ! C'est terrible. Ceux qui auront la chance de voir la fin de la guerre seront très heureux.

Je compte sur toi pour être au courant de tout ce qui peut m'intéresser au Sénégal. Parle-moi de tout et de tout, mon cher ami. Je te prie de me donner la nouvelle adresse de l'ami Moctar Diallo.

J'ai appris que Marie est enceinte et déclare Bour Sémou. Les uns disent que c'est moi le vrai coupable, les autres disent que c'est Sémou. On aura la preuve quand l'enfant sera au monde. Je suis très content, puisque Marie ou plutôt ses parents veulent que Sémou soit le père. Je suis dispensé de faire des dépenses qui s'élèveront probablement à 500 F. Je pense maintenant me tenir au repos. L'affaire est très louche. Je ne puis pas vous raconter tout par lettre ou il me faudrait une permission de 24 heures pour pouvoir te donner tous les détails par lettre. Je dois te dire qu'il n'y a plus rien entre Marie et moi. Il ne faut plus s'occuper d'elle. Écris à l'ami Yoro Bâ à Kaolack, il te donnera des renseignements sur l'affaire.

Tu as dû apprendre la mort glorieuse du collègue M'Baye Demba Diop, instituteur. As-tu appris que Amadou N'Diaye Samba Lô, ancien commerçant à Kaffring, est mort au champ d'honneur, face à l'ennemi ? Ce compatriote était au 2^e Colonial et faisait partie de ma division. Il a été blessé mortellement au moment même où sa Compagnie devait être relevée des tranchées par la mienne. Oh ! Quel malheur....

Le 25 novembre notre division avait subi une bonne perte. Moussa Gueye était évacué le 16 novembre pour gelures aux pieds. Il est guéri complètement. J'étais allé en permission 24 heures dimanche dernier et je l'ai trouvé au dépôt du 8^e Colonial où il est affecté à Toulon. Hyères est à 18 km de Toulon. On ne paye que 0 F40 pour le trajet.

Nous avons reçu hier soir 150 compatriotes venant du Sénégal. Ils viennent se joindre à nous pour aller combattre pour le droit contre la barbarie organisée par l'Allemagne brutale et sauvage. Il y a encore 150 ou 200 qui doivent venir incessamment, on les attend.

Djé ne t'a-t-elle pas écrit depuis qu'elle est partie ? J'ai vu dimanche son beau-frère à Toulon. Il se porte bien. Quoi de nouveau au Sénégal ? à Kaolack ? à Kaffring ? à Saint-Louis ? à Dakar ?

Tu as le bonjour de tous les amis. Je te serre cordialement la main. À toi,

Signé Alioune Marius N'Doye

Caporal au 8^e Colonial, 29^e Compagnie à Hyères (Var).
